



Trente concerts pour la
Virée classique Page E 3



Normand Brathwaite
à Gaspé Page E 4

Culture & Livres

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 9 ET DIMANCHE 10 AOÛT 2014



Mathieu Beauséjour, *Révolution sur papier archive*, 2002

KARINE GAGNÉ



Mathieu Beauséjour Les motifs de la dissidence



Mathieu Beauséjour, *Icarus: Acéphale*, 2011

KARINE GAGNÉ



MATHIEU BEAUSÉJOUR

Mathieu Beauséjour, *Kings and Queens of Québec (détail)*, 2007

L'artiste d'aujourd'hui peut-il encore être une figure de résistance? La réponse ne fait pas de doute pour Mathieu Beauséjour, lui dont l'arme de prédilection est l'imagination. «C'est la seule affaire qui nous reste [...]». C'est un peu notre dernier terrain de "liberté", dit-il avec conviction. Une importante rétrospective présentée au Musée régional de Rimouski met en lumière cette «révolte de l'imagination», près de 25 ans de pratique appliquée à dévoiler les forces d'oppression et à en détourner les symboles dans des scénarios où la contestation se réinvente constamment.

MARIE-ÈVE CHARRON

À Rimouski

Mathieu Beauséjour s'est fait connaître comme artiste au milieu des années 1990, mais il œuvrait dans l'ombre depuis quelques années déjà. Il opérait clandestinement en disséminant son «virus» par tampon-encreur sur les billets de banque qui lui passaient entre les mains et qu'il remettait en circulation. *Survival Virus de Survie* (1991-1999) est depuis une œuvre emblématique de Mathieu Beauséjour. Dans sa version muséifiée, qui paradoxalement a redonné aux billets leur qualité de fétiche, elle figure à justes

égards dans la rétrospective. Quelques spécimens, tampons et numéros de série donnent sous vitrine un aperçu des 5000 billets, frisant la somme mirobolante de 100 000 \$, contaminés par l'artiste. La métaphore de l'épidémie agissante du sida n'allait cependant pas en rester là. L'argent, qui octroie du pouvoir à ceux qui en possèdent, Mathieu Beauséjour en a fait plus qu'une cible, il en a fait un matériau, à haute teneur symbolique. L'exposition en montre l'éventail, avec la série *Empire* (2003) et ses billets numérisés superposant en transparence les deux faces, et ses déclinaisons, en liasses de billets verts (*Borders*) ou de monnaies empilées (*Faith*). Le dévolu du collectionneur numismate qu'est devenu l'artiste apparaît surtout avec la série

Kings and Queens of Québec (2008), plus généreusement représentée. Scrutant les portraits monarchiques sur fond noir, les images proposent une galerie anachronique du pouvoir tant il semble aujourd'hui, dans ses formes les plus redoutables, rendu acéphale. Or dans l'effigie de l'autorité se terre peut-être un contre-pouvoir, rappelle l'artiste à travers le récit, un peu fabulé, d'une tête de diable mystérieusement nichée dans la chevelure de la reine, sur un billet de 1 \$ (*Devil's Face*, 1999). Le diable, comme le dit bien l'expression, est dans les détails.

Fabrique d'utopies

Aucun détail n'a d'ailleurs été négligé dans cette rétrospective, qui a nécessité force d'imagination à son tour pour la commissaire, Andréanne Roy. «Pour certaines installations, on a dû privilégier des versions un peu réduites», explique la commissaire, rencontrée à Montréal avec l'artiste dans son atelier, à la Fonderie Darling, avant ma visite de l'exposition. De monumentales installations tout comme des œuvres

VOIR PAGE E 2 : DISSIDENCE

La ceinture fléchée

Poste scriptum, ce sont huit cartes postales *vintages* envoyées à autant d'auteurs estimés du *Devoir* pour les inspirer. C'est aussi une carte blanche littéraire où chacun composera une microfiction de style libre, insufflée par l'image ou le texte, selon son bon gré. Cette semaine: Denise Boucher, poète, dramaturge, parolière, puis romancière née à Victoriaville en 1935. Prix du Marché de la poésie en 2000, on trouve ses poèmes dans 68 anthologies et on peut ajouter les travaux faits, à partir de *Les fées ont soif*, pièce de théâtre et poème à trois voix, par des littéraires, des historiens, des sociologues, des avocats, des sexologues, des théologiens.

DENISE BOUCHER

Chez Gabrielle Roy, à Petite-Rivière-Saint-François
Québec, le 22 novembre 1969

Madame Cécile B.,

Jour pour jour, vingt ans après avoir reçu ta carte postale où tu me promettais de m'écrire la semaine suivante je t'entends à la radio raconter ton histoire commerçante commençant en 1949, avec la première exposition d'artisanat professionnel francophone du Québec à l'École du meuble d'où Borduas avait été démis de sa fonction je t'y avais envoyé une ceinture fléchée de laine faite de mes mains avec ses rouges et ses bleus imperméabilisée par un tissage serré j'avais eu cette audace et la fierté de mes cinq cents heures de travail était-ce d'avoir lu au printemps *Le deuxième sexe* d'une écrivaine française publiée au dernier printemps quand le caissier de la poste a tiré mon paquet dans un grand sac j'ai eu une impression de délivrance ton accusé de réception a confirmé une sensation de libération j'ai aimé cette carte et son dessin tête à la Chagall et corps

VOIR PAGE E 4 : FLÉCHÉE



FABULEUX
FABERGÉ
JOAILLIER DES TSARS

Déjà plus de
75 000 visiteurs!

Achetez vos billets
MBAM.QC.CA/FABERGE

VMFA
VIRGINIA MUSEUM OF FINE ARTS

OSLER
Avocats

Bell

M

AIR CANADA

RICHTER

MUSÉE DES
BEAUX-ARTS
MONTRÉAL

Une exposition organisée par le Virginia Museum of Fine Arts, Richmond, en collaboration avec le Musée des beaux-arts de Montréal.
Carl Fabergé, *Œuf de Pâques impérial dit du tsarévitch* (détail), 1912, Richmond, Virginia Museum of Fine Arts, Bequest of Lillian Thomas Pratt. Photo Katherine Wetzel © Virginia Museum of Fine Arts

CULTURE › EXPOSITIONS

Le festival de l'œuf Fabergé



ODILE
TREMBLAY

Sous kitsch impérial d'or, d'argent et de gemmes, au Musée des beaux-arts de Montréal, l'exposition *Fabuleux Fabergé, joaillier des tsars*, inaugurée le 14 juin — 74 000 visiteurs à ce jour — s'offre le succès critique et public de l'été. Orchestrée avec l'aide du Virginia Museum of Fine Arts de Richmond, exhibant la plus importante collection Fabergé hors Russie, elle sème des rêves de luxe engoutis, en forme de précieuses boîtes ovoïdes à surprises, d'où émergent sculptures, photos, portraits; l'art d'un joaillier miniaturiste se voyant poussé à des sommets de méticulosité. Que le dernier des Romanov, Nicolas II, friand de ces raffinées bagatelles, soit mort par la suite assassiné avec sa famille rend aussi dérisoires qu'émouvants ces étonnants écrins.

Depuis la publication la semaine dernière d'une chronique sur mon récent séjour en Russie, les gens me demandent des nouvelles de ces œufs in situ. Populaires là-bas aussi?

Que oui et plus encore! Surtout avec la vogue du tsarisme, encouragée par un Poutine drapé dans la nostalgie des anciens symboles d'opulence. Au point qu'un visiteur passionné de culture peut fort bien faire là-bas un long séjour sans quitter les traces de la Russie pré-révolutionnaire. Il est vrai que les véritables trésors du pays sont collés à la splendeur des églises orthodoxes comme à celle des palais et des collections des tsars. Le tout sous l'aura d'immenses écrivains d'avant la révolution: Pouchkine, Tolstoï, Gogol, Dostoïevski, Tchekhov, etc., ou de grands compositeurs à la Rachmaninov, Tchaïkovski ou Rimski-Korsakov, révévés autant qu'icônes dans un pays où la musique (comme le ballet) a perpétué les traditions d'excellence même sous l'URSS. Ce qui n'est guère le cas pour d'autres formes d'art, longtemps trop muselées, encore aujourd'hui, tant de nombreux artistes se voient menacés par Poutine et ses sbires.

Pour mieux s'immerger dans les ors des glorieuses dynasties d'antan (le servage et les malheurs du peuple sous le tsarisme se voyant relégués dans l'oubli), il suffit d'arpenter l'ancienne capitale impériale, Saint-Petersbourg, œuvre d'art à ciel ouvert, créée de toutes pièces par Pierre le Grand au début du XVIII^e siècle, ciselée par Catherine de Russie et autres Romanov. Les œufs d'or et de diamant confectionnés là-bas par Carl Fabergé se révèlent, par la délicatesse de leur raffinement inutile, les premiers ambassadeurs de ce passé mythifié.

Œufs partout

Place, donc, dans les grandes villes russes au festival de l'œuf Fabergé! Dans notre hôtel moscovite attentant à une salle de spectacles *«pour hommes seulement»*, l'affiche du *strip-tease* en cours montrait une effeuilleuse émergente (coucou!) d'un immense œuf Fabergé. Autre œuf géant, à la masse étalée cette fois en haut des escaliers de l'hôtel. Nul moyen d'y échapper.

Autant vous épargner le nombre des contrefaçons ovoïdes vendues à pleines trappes à touristes. Les antiquaires en proposent à prix d'or, sans lien avec les tsars ni parfois avec Fabergé, mais anciens et admirablement ciselés. La plupart des œufs Fabergé ayant appartenu aux Romanov avaient été vendus à l'étranger sous le vent révolutionnaire. Certains sont revenus au pays. Il n'en reste que 43, jadis commandés au grand joaillier par la famille impériale, dont quatre sont les clous de l'expo au Musée des beaux-arts de Montréal. Un autre a été découvert il y a peu par un ferrailleur du Midwest américain, qu'un amateur inconnu rendit millionnaire en acquérant sa trouvaille.

Délicieuse, quand même, d'admirer, après la visite de l'expo de Montréal, d'autres œufs Fabergé offerts à Pâques par l'un ou l'autre Romanov. Autant à Moscou, dans les musées du Kremlin, qu'à l'Ermitage de Saint-Petersbourg, ils trônent sous vitrines, en vraies stars. Vus là-bas, parmi les trésors sortis de leurs coquilles ovoïdes, à échelle réduite, le Transsibérien entier et l'immense yacht impérial *Shtandart* de Nicolas II. Ces tsars ne se privaient de rien!

En décembre 2013, un riche collectionneur russe, Viktor Vekselberg, magnat du pétrole et de gaz naturel, a ouvert, au palais Chouvalov de



KIRILL KUDRYAVTSEV AGENCE FRANCE-PRESSE

La station Komsomolskaïa du métro de Moscou et sa voûte dorée

Saint-Petersbourg, le musée privé Carl-Fabergé aux 4000 œuvres d'art décoratif et de joaillerie. Ce mécène avait acquis en 2004, des héritiers du milliardaire américain Malcolm Forbes, 180 objets dont neuf œufs impériaux, l'un contenant un minuscule carrosse d'or du plus bel effet. Pas mal non plus!

L'art socialiste

Personne ne vous envoie trop regarder du côté de l'URSS, malgré des statues toujours debout et des frises aux profils de fiers ouvriers au regard exalté, demeurées en place. Comme si un voile était tombé sur près de 75 ans d'histoire nationale récente. Mais allons y voir de plus près... C'est à l'intérieur des magnifiques stations de métro art déco de Moscou et de Saint-Petersbourg, inaugurées au cours des années 1930 et 1940, que cet art socialiste atteint des sommets esthétiques. Mais oui! Les marbres des murs et des planchers, les sculptures aux profils de belle jeunesse sportive, ouvrière ou kolkhoziennne, aux profils tendus vers la victoire du prolétariat, trônent à côté de lustres magnifiques

dans ces palais voûtés du royaume des enfers, ces métros étant les plus profonds du monde.

Bien déterminés à mieux connaître l'art de l'Union soviétique, nos pas mènent à Moscou à la galerie Tretyakov de Krimski Val. S'y rendre est un charme, car il faut d'abord longer les rives sinieuses de la Moskova. Surgit soudain un jardin de sculptures près de ce musée, peu fréquenté, consacré à l'art russe du XX^e siècle. Des salles éclairent la période du réalisme socialiste, qui connut sous le règne de Staline ses excès les plus délirants, du style *Défilé de l'Armée rouge sur la place Rouge*, avec des portraits complaisants du Géorgien à moustache.

On songe alors à quel point la politique peut corrompre l'art qu'elle prétend asservir. Tout en s'émerveillant aussi de voir les meilleurs créateurs du temps, quoique pliant l'échine côté thèmes, imposer malgré tout une griffe par leur talent, leur ingéniosité. Et, comme sous toutes les tyrannies, faire œuvre de résistance. Le plus beau des défis.

Le Devoir

DISSIDENCE

SUITE DE LA PAGE E 1

en série ont en effet été revisitées et remaniées, à la faveur d'un découpage thématique faisant fi d'un ordre chronologique jugé moins éclairant. La

frontière des œuvres gagne volontairement en porosité là où elles avaient été pensées comme un tout autonome.

Entre le *«capital»*, la *«révolte»* et l'*«impérialisme»*, *Spare Some Social Change* (2001) fait la jonction, pièce magistrale spécialement reconstituée. L'installation se

présente comme une cellule fictive anarcho-utopiste, la face cachée d'un musée d'art moderne à vendre, en faillite de ses utopies. Il est encore possible d'y fomenter quelques rébellions. Lectures inspirantes, cartes postales invitant à la conspiration et autres accessoires d'interventions symboliques dans le réel, offerts à qui le veut, ouvrent un champ des possibles tracé auparavant par les livres penseurs dont les portraits ornent des affiches tout autour — Emma Goldman, Nietzsche, Bakounine...

Etoiles noires et chant de l'*Internationale* sont aussi les indices de références parentes qui pullulent dans le travail de Beauséjour, dont

les filiations artistiques (dada, surréalisme, fluxus, internationale situationniste) trouvaient d'ailleurs dans la révolte, voire la révolution, leur raison d'être.

Celui que la contestation étudiante de 2012 a grisé puis déprimé devant l'exacerbation des techniques de contrôle et de répression est plus que jamais convaincu que *«[S] a barricade, c'est la table de l'atelier»*. Dans ce lieu, il cultive un art de tensions, loin des partis pris où l'embrigadement de la pensée sommeille. *«Être non partisan, c'est à mon avis ce qu'il y a de plus important, sinon tu fais de la propagande pure, ça ne m'intéresse pas. Quand tu*

poses une question, bien tu poses une question, tu n'affirmes pas quelque chose. Soit tu donnes les deux côtés de la médaille, soit tu insinues le contraire en même temps que tu donnes ta proposition.»

En parfaite cohérence avec le sujet, le comble du Musée abrite la deuxième partie de l'exposition consacrée au plus récent corpus de l'artiste, *Icarus* (série en cours depuis 2009). Sous la charpente de bois élançée irradie le motif solaire en variantes dessinées, imprimées ou sonores. Elles extrapolent sur la fascination dangereuse d'Icare — le désobéissant à son père, selon le mythe grec — pour la richesse do-

rée du soleil, qui lui a fait perdre les ailes de sa liberté. L'équivoque des motifs, l'attraction irradiante, la convoitise qui dépossède, font la force de cet ensemble qui subjugue longuement en multipliant les allégories d'empires en chute.

L'exposition, la première rétrospective consacrée au travail de Mathieu Beauséjour, fera escale cet hiver dans une mouture légèrement remaniée à Expression, centre d'exposition de Saint-Hyacinthe, coproducteur du projet avec le Musée régional de Rimouski. Un ouvrage monographique sera également lancé.

Collaboratrice
Le Devoir

EXPOSITION EXTÉRIEURE
ÎLE SAINTE-HÉLÈNE
CHRONIQUES ILLUSTRÉES

du 25 JUIN
au 31 AOÛT

EXPOSITIONS

Viens jouer dans ma cour

JEUX et PARCOURS

VISITES GUIDÉES

PIQUE-NIQUES

ACCÈS LIBRE et GRATUIT à la COUR

EXPOSITIONS INTÉRIEURES
LA MARINE: L'ŒUVRE D'UN SIÈCLE
HISTOIRES ET MÉMOIRES

Musée STEWART
Museum

ÎLE SAINTE-HÉLÈNE

Parc Jean-Drapeau

Canada

Fort d'ODANAK

VENEZ ASSISTER AUX FOUILLES ET RENCONTRER LES ARCHÉOLOGUES EN DIRECT!

FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES AU MUSÉE DES JUSQU'AU 15 AOÛT

Abénakis

108 RUE WABAN-AKI, ODANAK (QUÉBEC) J0G 1H0 museedesabenakis.ca

LA RÉVOLTE DE L'IMAGINATION. UNE RÉTROSPECTIVE
Mathieu Beauséjour
Musée régional de Rimouski
35, rue Saint-Germain Ouest,
Rimouski
Jusqu'au 7 septembre

À venir à Montréal

Une drôle de sphère argente trône sur la table de l'atelier. Elle sera de la prochaine exposition de Mathieu Beauséjour chez son galeriste à Montréal, Antoine Ertaskiran. *«C'est la petite pièce ludique dans tout ça»*, commente celui qui, encore imprégné par sa résidence de six mois à Londres, où le contrôle par caméra s'exerce partout, entend présenter *«de grands dessins assez obscurs»*, des traits à la mine sur fond noir. Offrant une résistance à la capture photographique, la rencontre de visu sera la condition de leur expérience. À partir du 28 août.

PEINTURE FRAÎCHE ET NOUVELLE CONSTRUCTION
Jusqu'au 30 août 2014
10^e édition | 44 artistes | 12 universités
Le meilleur de la relève pancanadienne

A POSTERIORI
Jusqu'au 30 août 2014
Exposition 10^e anniversaire
réunissant 18 anciens participants

www.artmur.com
5826, St-Hubert, Montréal (Québec) (514) 933-0711

Avec l'appui
SODEC
Québec

Image : Kate Puxley

CULTURE › MUSIQUE

MUSIQUE CLASSIQUE

Trente concerts pour la Virée classique

Retour du condensé musical «à échelle humaine» organisé par l'OSM

CHRISTOPHE HUSS

Kent Nagano est revenu à Montréal. Et ça se remarque! Jeudi prochain, les *Carmina Burana* de Carl Orff, avec 1500 choristes au Stade olympique, lanceront la troisième Virée classique.

La Virée classique de l'OSM s'est rapidement installée comme un rendez-vous important de l'été montréalais, astucieusement placé après les grands rassemblements de chansons, de rires, de musiques du monde et de jazz.

Le modèle est calqué sur celui lancé aux Folles Journées de Nantes, en France. Celles-ci concentrent en un même lieu, sur une fin de semaine, de très nombreux concerts. À Montréal, Kent Nagano a choisi de garder une taille humaine et, surtout, le contrôle sur ce qui s'y passe.

Comme il l'avait déclaré en mai dernier au *Devoir*, le directeur musical de l'OSM désire piloter un «événement québécois qui puisse se développer en fonction de la réponse du public» et refuse de «tomber dans la philosophie du «plus c'est mieux»». Son but est de «maintenir une qualité élevée». Il ne manquait alors pas de souligner que les concerts de la Virée classique sont «bien répétés».

Rampe de lancement

Le millésime 2014 développera, selon les ambitions de Nagano, «la rencontre entre des maîtres établis et de jeunes maîtres» et «le contraste entre les genres de musique, avec davantage de musique de chambre».

Ce n'est pas là la seule nouveauté puisque cette année, le jeudi 14 août à 19h30, le concert gratuit sur l'esplanade du Stade olympique sera accolé à la «Virée classique Couché-Tard». Il servira de rampe de lancement aux 30 concerts pré-



MARCO CAMPANOZZI

Avec la Virée classique, le directeur musical de l'OSM a dit vouloir piloter un «événement québécois qui puisse se développer en fonction de la réponse du public».

sentés entre vendredi 15 août à 18 h et samedi 16 août à 22 h à la Place des Arts.

Ce *Carmina Burana* promet d'être un spectacle peu ordinaire, puisque Kent Nagano s'était lancé pour défi de réunir 1000 choristes. «Je n'ai jamais dirigé autant de monde», avait-il avoué lors de la conférence de presse. Eh bien, il en aura 50% de plus, car 42 chœurs, pour un total de 1500 choristes, se sont manifestés pour chanter. Kent Nagano aura besoin de trois chefs auxiliaires pour domestiquer la meute vociférant les diverses paillardises qui forment la trame de l'œuvre. La soprano Aline Kutan, le ténor Antonio Figueroa et le baryton Trevor Scheunemann seront les solistes de cet événement

animé par Charles Lafortune et Marc Hervieux.

Il est à noter que la Virée classique elle-même présentera des rendez-vous avec des artistes populaires: Marc Hervieux qui chantera Mahler à la Maison symphonique sous la direction de Jean-François Rivest, samedi à 15 h, laissera ainsi la place (concert à 17 h) à Pierre Lapointe, accompagné à l'orgue par Jean-Willy Kunz. Lors de cette union entre voix et orgue sera présentée *La date, l'heure, le moment*, encadrée par la *Toccata et fugue en ré mineur* de Bach, quatre chansons de Pierre Lapointe et des extraits de l'*Opéra de quat'sous* de Kurt Weill.

Le projet qui tient particulièrement à cœur à Kent Nagano

sera présenté vendredi 15 août à 20 h, au lieu de 22 h comme initialement prévu. Il s'agit de la version de chambre de *A Quiet Place* de Bernstein. Kent Nagano dit espérer pouvoir accomplir le souhait de Bernstein que cette œuvre, boudée à sa création, puisse un jour avoir une vraie seconde chance — ce qu'elle a, en fait, déjà eue à New York en 2010.

A Quiet Place, en tant qu'opéra en trois actes, a été créé en 1984. Il intègre en flashback une œuvre précédente, *Trouble in Tahiti*, qui en forme le 2^e acte. Claudia Boyle, Dominic Armstrong, Gordon Bintner, Nathan Berg, Antonio Figueroa, Trevor Scheunemann, Susan Platts, Antoine Bélanger, Stephen Hegedus et Christianne Bélanger en seront les solistes.

Pendant la Virée classique, Kent Nagano dirigera par ailleurs Vadim Repin dans la *Symphonie espagnole* de Lalo en ouverture, vendredi à 18 h, mais aussi le *27^e Concerto* de Mozart avec Marc-André Hamelin (samedi 11 h), le *3^e Concerto* de Beethoven avec Rafal Blechacz (samedi 13 h), le *Concerto pour violon n° 2* de Mendelssohn avec Veronika Eberle (samedi 19 h) et *Un requiem allemand* de Brahms (samedi 20h30).

De grands solistes donneront des récitals ou des concerts de musique de chambre. Rafal Blechacz jouera Chopin vendredi à 18h30, Marc-André Hamelin, Veronika Eberle, Neal Gripp et Matt Haimowitz ont choisi l'irrésistible *Quatuor avec piano*

op. 25 de Brahms, vendredi à 20 h. Samedi, Vadim Repin proposera des œuvres de Bartók, de Debussy et de Stravinski à 13h15, et Marc-André Hamelin présentera les *Quatre impromptus D. 935* (opus 142) de Schubert à 20 h. Le pianiste Andreas Haefliger a hélas annulé sa présence.

Petits et grands

La Virée classique souhaite drainer à la Place des Arts petits et grands. Des concerts pour enfants — *Annabelle Canto* et *Pierre et le loup* — seront ainsi proposés à 10h30 et à 12 h samedi. Par ailleurs, l'OSM a invité de jeunes solistes: Kerson Leong remplace Yolanda Bruno vendredi à 20h30, Karin Kei Nagano sera en récital samedi à 11 h et en musique de chambre à 16h30, le pianiste et compositeur Tengku Irfan à 12h30 et même de jeunes musiciens de 11 et 12 ans, Eva Lesage et Leonid Nediak, à 14 h.

Tout au long de ce marathon, des activités musicales gratuites seront proposées sur la Scène principale de la Place des Arts, notamment Bienvenue à l'opéra, avec une mezzo-soprano et un baryton, Baratanga, un atelier de percussion interactif, un duel de pianos, samedi à 14 h, un quiz musical, à 16 h, et, le plus titillant: Chef d'orchestre 101, un cours sur les rudiments du métier de chef donné par la chef assistante de l'OSM, Dina Gilbert, vendredi à 18h45, samedi à 12h30 et à 17h45.

Le Devoir

LA VIRÉE CLASSIQUE COUCHE-TARD

Vendredi 15 et samedi 16 août à la Place des Arts. Lancement: *Carmina Burana*, jeudi 14 août à 19h30 au Stade olympique. Renseignements: vireeclassique.osm.ca ou 514 842-9951

Les oscars du jazz décernés

SERGE TRUFFAUT

Les oscars, les champions et les perdants, les battants, les figures de proue du jazz, du blues et autres balivernes musicales, ça vous dit? Parce que voilà que le magazine *Down Beat* vient de publier les résultats du 62^e référendum auquel participe un contingent de critiques du monde mondial.

Bon. Y'a d'la joie, tralalalère, comme l'avait relevé et non souligné le fou chantant de Narbonne, ville des vignes romaines, car voici qu'enfin Dinah Washington et Jim Hall font leur entrée au *Hall of Fame*, dit le Temple de la renommée. Cela fait 51 ans qu'elle n'est plus de ce monde. Et alors? Cela fait 30 ans, au moins, qu'on attendait son entrée dans le Temple machin.

Car, de toutes les chanteuses, les Ella Fitz-

gerald, Sarah Vaughan, Abbey Lincoln ou encore Shirley Horn, elle était celle qui n'avait jamais gommé les accents du blues. La réalité du monde est crue? Son chant l'était. Elle n'avait pas son pareil pour articuler chaque mot avec un souci maniaque pour la précision.

**Voici qu'enfin
Dinah
Washington
et Jim Hall
font leur
entrée au Hall
of Fame, dit
le Temple de
la renommée**

Pour dire combien son art fut immense, on mentionnera seulement ceci: Aretha Franklin, Dionne Warwick, Diana Ross, Nancy Wilson ont une dette énorme à son égard et non à son endroit.

Washington mis à part, le guitariste Jim Hall a lui aussi fait son entrée au sein du saint. De cet homme né en 1930 à Buffalo, on retient d'abord et avant tout ses enregistrements réalisés en compagnie de Paul Desmond, le saxophoniste au son pur, ainsi que ce disque, ce chef-d'œuvre, conçu dans les années 70 avec Art Farmer et publié sur étiquette CTI. Quoi d'autre? C'est bien simple,

sans Hall, Bill Frisell, John Scofield, Mike Stern et surtout Peter Bernstein ne seraient pas les guitaristes qu'ils sont.

Lauréats

Avant de décliner les identités des champions, un constat s'impose: cette 62^e édition est au diapason de l'air du temps. De-que-cé? Nous sommes frappés par le conservatisme qui induit les choix.

Ainsi, pour ce qui est du *Hall of Fame*, comment se fait-il que Don Cherry, Hank Mobley, George Russell, Billy Higgins (!), Oliver Nelson et Sam Rivers n'aient pas encore été nommés ou se retrouvent si loin de Jim Hall? Dans la catégorie Album de l'année, comment se fait-il que Wadada Leo Smith, Craig Taborn, le duo Randy Weston-Billy Harper ou Albert Tootie Heath soient si loin derrière Cécile McLorin Salvant, classée bonne première pour son album *WomanChild*, ou Ambrose Akinmusire, bon deuxième, ou le froid Dave Holland, arrivé troisième?

Comment se fait-il que le label ECM, qui excelle dans la production de musiques dites improvisées et de sonorités ethniques mais qui consacre la partie congrue au jazz, soit bon premier, comme si loin devant Delmark, Mosaic, High Note, Sunnyside, qui produisent les clochards célestes, majoritairement Afro-Américains, du jazz? La réponse tient en ceci: l'institutionnalisation, par les voies pernicieuses et médiatiques, du racisme. Oui! Mille fois oui...

Cela souligné, l'album historique de l'année est celui-ci: *Miles At The Filmore — Miles Davis 1970: The Bootleg Series Vol. 3*, sur étiquette Columbia/Sony.

Le groupe jazz: Wayne Shorter Quartet, devant The Bad Plus et le Charles Lloyd Quartet. Le ténor? Joe Lovano. L'alto? Le très bavard Kenny Garrett. Le trombone? L'étonnant Wy-cliffe Gordon.

Voilà pour l'essentiel.

Le Devoir

RAFAEL LOZANO-HEMMER

PULSE ROOM

LE MAC EST OUVERT JUSQU'À 21H
LES MERCREDI, JEUDI ET VENDREDI.

50

ANS DU MAC
MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN
DE MONTRÉAL

JUSQU'AU 7 SEPTEMBRE

185, RUE SAINTE-CATHERINE OUEST, MONTRÉAL PLACE-DES-ARTS MACM.ORG

Partenaire principal
Collection
L'Art de Québec

MUSÉE D'ART
CONTEMPORAIN
DE MONTRÉAL
Québec

PRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS À MONTRÉAL

UNE INSTALLATION VASTE ET SPECTACULAIRE AU CENTRE DE LAQUELLE APPARAÎT, SOUS FORME D'IMPULSIONS DANS QUELQUE 300 AMPOULES À INCANDESCENCE, LE BATTEMENT DE VOTRE PROPRE CŒUR MÊLÉ À CELUI DE CENTAINE D'AUTRES.

RAFAEL LOZANO-HEMMER, *PULSE ROOM*, 2006. PHOTO: ALEJANDRO BIAZQUEZ. AVEC L'AIMABLE PERMISSION DE L'ARTISTE

CULTURE › MUSIQUE

FESTIVAL MUSIQUE DU BOUT DU MONDE

Normand Brathwaite au bout du quai de Gaspé

YVES BERNARD

L'an dernier, alors qu'il animait le grand spectacle du Festival Musique du bout du monde (FMBM), Normand Brathwaite s'était autoproclamé porte-parole pour l'édition de cette année. Le voici donc à la barre du Party de famille, qui devrait être, ce samedi, l'un des points culminants du festival, aux abords de la baie de Gaspé. Il s'amène avec Mélissa Lavergne, un orchestre de dix musiciens et des artistes aux styles aussi variés que ceux d'Antoine Gratton, Elizabeth Blouin-Brathwaite, Edouard Brathwaite, Mamselle Ruiz, Zale Seck, Natasha Rodgers, Misses Satchmo, Nanette Workman, Pat The White et Nicolas Pellerin et ses Grand Hurlers. Toute une courtoisie!

«C'est le plus gros party que j'ai animé», s'exclame Brathwaite, qui en a pourtant vu d'autres. «J'ai fait des shows de la Saint-Jean, mais tu as une structure. J'ai essayé de la briser un peu, mais il y a des limites. T'as les discours patriotiques, et le rôle de l'animateur est très précis parce qu'il faut que tu énerves le monde, mais pas trop. Tu y vas avec le Québec, mais tu ne dois pas trop mettre le feu. Au FMBM, c'est un vrai party. Je n'ai jamais eu du fun comme ça sur une scène.»

Cette année, le Party de famille sera davantage à tendance musicale du monde que celui de l'an dernier, alors conçu pour les porte-parole des dix premières années du



Mélissa Lavergne, Marco Calliari, Luck Mervil et Normand Brathwaite lors du 10^e Festival du bout du monde, l'an dernier.

FANNY LAMBERT

festival: «La plupart des chanteurs vont jouer un instrument tout au long du show», explique le coanimateur à tout faire de Belle et bum.

S'il partage la direction artistique avec la percussionniste Mélissa Lavergne, il lui laisse l'essentiel du volet musical. «Je pense que c'est l'être que je connais qui a le plus de

talent. Elle peut tout faire. À un moment, on a fait un numéro qui prenait des castagnettes et qui venait avec une chorégraphie. Elle a pigé ça en cinq minutes et, par la suite, elle est allée en Espagne pour apprendre les castagnettes. C'est ce que j'adore d'elle.»

Elle lui a appris à jouer des percussions en polyrythmie

avec elle et, dans l'ensemble, ce qu'il fait maintenant en musique est le résultat d'un long parcours depuis l'émission *Beau et chaud*, l'ancêtre de *Belle et bum*: «Quand j'ai commencé à Beau et chaud, on était vraiment plus une émission standard qui recevait les vedettes. Puis, avec l'arrivée de Luc Boivin comme chef d'orchestre, on a pris un virage un peu

musique du monde. Maintenant, je trouve que la musique du monde, on fait partie de ça, nous autres aussi. Avant, on recevait un artiste de musique du monde accompagné par un band québécois, mais maintenant, avec Belle et bum, le band devient de la musique du monde avec Mélissa, Luc et moi,

trois percussionnistes. Pour moi, c'est plus intéressant.»

Le métissage est devenu la marque de son aventure. «C'est par ça qu'on se démarque des autres shows de variétés. C'est vraiment notre signature. On peut recevoir Vincent Vallières et un groupe africain et ça va finir que Vincent va tripper avec eux autres parce qu'il sait que le band est capable de faire un mélange entre les deux. Et, souvent, il y a les plus beaux moments: je ne me souviens pas du nom du monsieur, il venait de la Guinée-Bissau. Il était dans le show avec Gilles Vigneault. C'était tellement beau de les voir, les deux ensemble, se parler. Deux monsieurs grisonnants, deux monsieurs qui sont encore en forme et qui croient à leur musique. [...] Si ça fait la dernière image que je vois dans ma vie, c'est ça!»

Le Bissau-Guinéen s'appelle Ernesto Dabo. Il ne sera pas à Gaspé, mais l'âme de l'émission de Télé-Québec y sera, comme l'explique Brathwaite. «C'est comme un gros Belle et bum, comme un spécial musique du monde de Belle et bum.» Mais à une différence près: «L'an passé, dans la grande tente, j'ai "flashé": les gens ne veulent pas assister à un show, ils veulent un party et on va leur en donner un.»

Collaborateur
Le Devoir

Dans le centre-ville de Gaspé, le samedi 9 août, à 20h30
Renseignements: 418-368-5405,
<http://musiqueduboutdu-monde.com>

FLÉCHÉE

SUITE DE LA PAGE E 1

à la mouvance Matisse le graveur a fait surgir de son travail un peu d'intimité de poils frisés débordant dans l'encolure de la veste à carreaux la carte disait deux choses la tradition demeure mais l'avenir sera autre avec le x de l'inconnu aux pieds du danseur aujourd'hui, je t'entends à la radio vendre ta salade historique

depuis Champlain, depuis Port-Royal, depuis l'Ordre de Bon Temps où les colons, les Amérindiens et les Métis dansaient les soirs d'hiver en buvant des vins de cerises et en chantant *Ô belle à la fontaine j'ai soif d'un peu de ton eau* et la ceinture, la ceinture parfois tissée avec les perles offertes par le Sieur aux autochtones ils aimaient cette brillante avec laquelle ils brodaient ensuite leurs traités de paix deux fois le tour de taille et une longueur de plus

pour tenir au chaud les reins des voyageurs et canoteurs tu n'as jamais écrit la lettre promise et je n'ai plus jamais fléché de ceintures et le temps a filé comme il file pour les commerçants et moi j'avais le temps tout mon temps mon mari archiviste au gouvernement avait l'habitude de noter tous les changements surmenant nos esprits d'après la guerre il est mort cette année-là j'ai continué de ruminer les événements il m'avait laissé une petite pension et une assurance ma tante qui m'avait tout enseigné et tant aimée avait eu sa récompense



Denise Boucher

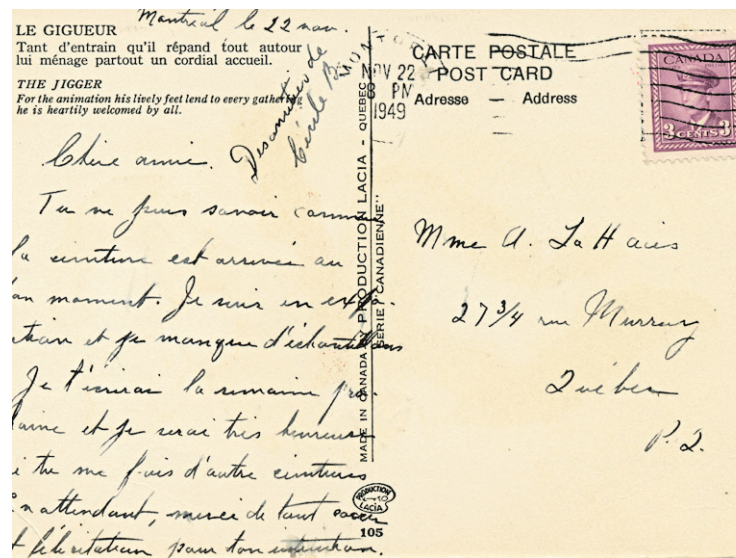
Montréal avait exposé mon travail et ma ceinture avait gagné le premier prix j'ai quand même attendu la lettre et l'argent ou la médaille devant venir avec la semaine dernière au spectacle de l'Ordre de Bon Temps j'ai vu un barde avec un harmonica il portait ma ceinture elle était vivante et le soutenait avec sa troupe il arpentaient les paysages le territoire pour les nommer pendant que d'autres artistes des forces concomitantes appelaient à la fin de la tuque et du goupillon pour mieux rêver de Paris et de New York

cette carte, tu la vendais dans tes expositions où l'on célébrait le chef-d'œuvre de notre artisanat la ceinture la ceinture fléchée envoyée en Angleterre avec des sculptures inuites par la Compagnie de la Baie d'Hudson pour la faire copier et nous la ramener machinée pour les musées est-elle aussi sur tes étalages ma tante Thérèse aussi morte aussi en me léguant sa maison et ses biens je suis allée en prendre possession aux Eboulements et devine, il y avait la deux coffres de pin pleins de ceintures fléchées et de boules à mites assez pour nourrir tes envies et tes besoins j'ai été prise à la gorge par l'odeur j'ai étouffé je suis sortie sur le balcon pour prendre l'air et mes deux cousines averties de ma présence par quelques bouches curieuses s'amenaient vers la porte en me traitant de voleuse et de séductrice elles étaient restées au village et avaient soigné ma tante et moi j'étais l'héritière de la naphtaline indolore j'ai toussé devant elles le bout même de mon âme ancienne je leur ai remis les clés avec un gardez-tout le jour était bleu et vert et le ciel plus grand que tous les sentiments nous sommes en 1969

et les États-Uniens bombardent le Viêt-Nam au napalm naphtaline et huile de palme le monde est tué ou conservé avec la même matière par une tante maternelle comme une porte de prison et les mercenaires des grandes nations à L'Assomption, la fabrique de ceintures fléchées vient de fermer ses portes je donne des cours d'histoire de l'artisanat aux Beaux-Arts j'ai un amoureux juif échappé d'Israël depuis cette même année de 49 la vie est vraiment pleine de détournements il m'a suggéré de regarder notre artisanat comme une reprise des motifs géométriques des mosaïques arabes aujourd'hui la ceinture tourne autour du ventre du Bonhomme Carnaval et je rirai bien en glissant cette lettre dans la boîte rouge de la malle parce que je sais que tu te demanderas comment le barde peut-il porter une ceinture fléchée de si haute qualité et ça pourrait même t'empêcher de dormir rien ne va de soi ni personne bonjour bonsoir bonne nuit beaux rêves

Collaboration spéciale
Le Devoir

D Lire aussi • Tous les textes de notre série Poste Scriptum à ledevoir.com/motcle/poste-scriptum



27 août – QUÉBEC - une belle journée au musée!
Morrice et Lyman en compagnie de Matisse
et quatre nouvelles salles d'art québécois :
Lemieux, Pellan, Leduc et Riopelle

2 octobre – de la montagne au Richelieu
le peintre **Ozias Leduc** à MONT-SAINT-HILAIRE
le musée – la maison natale – l'église
Prix spécial jusqu'au 18 août!



www.lesbeauxdetours.com
514-352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont
Titulaire d'un permis du Québec

10-23 AOÛT



MISQA 2014

DIRECTEUR GÉNÉRAL & ARTISTIQUE
ANDRÉ J. ROY

6 CONCERTS EXCEPTIONNELS
SALLE POLLACK • 19H

QUATUORS À CORDES

10-08 **KELLER** HONGRIE CONCERT D'OUVERTURE

14-08 **MUCHA** SLOVAQUIE / **EXCELSA** ÉTATS-UNIS

15-08 **CALIDORE** ÉTATS-UNIS/CANADA / **JUBILEE** GB/R.TCHÈQUE/ESPAGNE

21-08 **EXCELSA** ÉTATS-UNIS / **MUCHA** SLOVAQUIE

22-08 **JUBILEE** GB/R.TCHÈQUE/ESPAGNE / **CALIDORE** ÉTATS-UNIS/CANADA

23-08 **ARCADIA** ROUMANIE CONCERT DE CLÔTURE

ENTRÉE GRATUITE / RÉSERVEZ VOS PLACES
MISQA.COM • 514.550.8057

Hydro Québec présente

Du 4 au 22 août 2014

Salle Claude-Champagne,
Université de Montréal

— 11^e —
FESTIVAL D'ART VOCAL
Montréal

Samedi 16 août, 19h30

Carmen de Bizet
Version de Peter Brook, « La tragédie de Carmen »

Précédé de l'opérette

Le Docteur Miracle de Bizet

Opéras surtitrés en français et en anglais

Jeu 14 août, 19h30

CONCERT GALA
Avec les 50 chanteurs et pianistes du programme 2014 de l'ICAV

Et aussi...
3 CLASSES DE MAÎTRE
2 RÉCITAUX

Billets : de 10 à 30 \$
Passport du Festival : 60 \$
Entrée libre aux 7 événements

Réservations : 1-855-790-1245

www.admission.com

Plus d'informations sur
WWW.FAVM.CA

INSTITUT CANADIEN D'ART VOCAL ICAV

CULTURE › CINÉMA

Petit éloge de la magie

MAGIC IN THE MOONLIGHT
(V.F. : MAGIE AU CLAIR DE LUNE)

★★★ 1/2

Réalisation et scénario : Woody Allen. Avec Colin Firth, Emma Stone, Eileen Atkins, Marcia Gay Harden, Hamish Linklater, Simon McBurney, Jacki Weaver, Catherine McCormack, Jeremy Shamos. Image : Darius Khondji. Montage : Alisa Lepsetler. États-Unis, 2014, 98 min.

ODILE TREMBLAY

Ce *Magic in the Moonlight*, dernier-né du prolifique Woody Allen, n'est peut-être pas à la hauteur de ses meilleurs crus, dont son précédent *Blue Jasmine*, mais, comme comédie romantique, il domine le genre bien mieux que ses concurrents. Car enfin, même en mode mineur, qui peut concocter des répliques aussi croustillantes, portant sa marque à chaque saillie sur fond de romance dans la Riviera des années 20? Qui d'autre peut inviter Nietzsche à sa barre, opposer le matérialisme au surnaturel, entre deux tours de magie? Ses références sont au poste comme ses thématiques : vie absurde qui se clôt par la peine de mort, raison versus irrationalité, traitées dans des œuvres antérieures, *A Midsummer Night's Sex Comedy*, par exemple.

Colin Firth épate toujours en Britannique cynique et élégant, mais la jeune Emma Stone manque de substance pour faire le poids dans ce duo romantique. Et puis, Allen, en s'exportant, ne nous a pas habitués à faire si peu de cas de la langue d'un pays. Ici, le français se résume à une phrase proférée par un médecin, lequel passe illico à la langue dominante qu'il maîtrise parfaitement. Woody Allen aurait dû injecter davantage de couleur locale.

Cela étant et compte tenu des limites mêmes de la comédie romantique (on est loin d'*Annie Hall* et de *Manhattan*), *Magic in the Moonlight* demeure une de ces fantaisies estivales charmantes, truffée d'idées originales, aux images spectaculaires du grand Darius Khondji tournées en 53 mm au long de la Riviera si photogénique. Ajoutez des répliques aigües que, en fermant les yeux, on croit sorties de la bouche de Woody Allen, tant ses névroses et ses questionnements demeurent collés à sa propre bouille. Colin Firth est un des nombreux alter ego que le cinéaste s'offre depuis qu'il se sent trop vieux (il y a mis le temps) pour jouer les séducteurs.

Ici, dans la beauté du paysage, deux forces s'affrontent. Le grand illusionniste



Dans l'idyllique paysage de la Riviera française, le personnage de bougon cynique et élégant joué par Colin Firth, énième alter ego du réalisateur, s'oppose à celui d'une jeune médium fringante jouée par Emma Stone, qui manque de substance.

londonien Stanley Crawford déguisé en Chinois, Wei Ling Soo, se spécialise, entre ses spectacles, dans la traque aux médiums qui abusent de la crédulité des gens en faisant croire à leurs dons psychiques. Grognon et goujat, fiancé mais malheureux, le voici qui se laisse convaincre par un de ses collègues et amis, Howard Burkan (Simon McBurney, parfait faire-valoir), d'aller confondre une jeune médium, Sophie Baker (Emma Stone), flanquée de sa mère (Marcia Gay Harden), que personne n'arrive à prendre en faute et qui semble dotée de vrais dons de spirite. Ces dames sont abritées par la riche famille Catledge, de la Côte d'Azur, au grand dadais de fils (Hamish Linklater) épris de la spirite. Pour l'élégance des parures et du mobilier,

on n'est pas loin de *The Great Gatsby*, surtout lors d'un bal. La tante Vanessa du héros (Eileen Atkins) ressemble, de son côté, à une charmante Miss Marple, profil qui plaît toujours.

Dans ce combat entre la raison énoncée à grands coups d'aphorismes par Stanley Crawford et le spiritisme, incarné par Sophie aux yeux révoltés, qui entre en transe, fait tourner les tables et parler les esprits, un amour n'ose dire son nom mais s'autorise quelques escapades sur la route de l'été, comme dans un observatoire vétuste autant que romantique.

Magic in the Moonlight est meilleur au cours des deux premiers tiers de son parcours, alors que la mèche de l'intrigue n'est

pas vendue et que la magie domine le jeu en ouvrant des horizons enchantés. Ensuite, Allen, après une pirouette, a manqué d'inspiration et tombe dans les codes de la romance assez convenue, à l'exception de quelques gags (les coups frappés par les esprits, repris en finale à des fins sentimentales). Mais, l'un dans l'autre, avec le charme de ces univers de spiritisme et d'illusionnisme entrecroisés, mariés pour le meilleur, cette comédie de Woody Allen est son *Songe d'une nuit d'été* qui délasse et amuse en rappelant que le manifeste de la raison pure n'est pas le plus rigolo des crédits et qu'une dose de folie demeure le sel du bonheur.

Le Devoir

Une foi inébranlable

Brendan Gleeson est mémorable en prêtre qui se sait condamné

CALVARY

★★★
Scénario et réalisation : John Michael McDonagh. Avec Brendan Gleeson, Kelly Reilly, Chris O'Dowd, Isaach de Bankolé, Aidan Gillen. Image : Larry Smith. Montage : Chris Gill. Musique : Patrick Cassidy. Irlande, 2014, 101 minutes

FRANÇOIS LÉVESQUE

Une petite ville côtière, en Irlande. Dans la pénombre d'un confessionnal, on distingue les traits burinés d'un prêtre : le père Lavelle. L'air grave, il écoute un de ses paroissiens, hors champ, lui confier qu'il fut autrefois abusé par un curé et que, en guise de représailles, il tuera Lavelle, un homme bon, et donc une perte pour l'Église, le dimanche venu.

Impassible, le père Lavelle vaque ensuite à ses activités coutumières, visitant un notable à la conscience lourde, un mari violent, puis un tout jeune homme qui veut s'enrôler dans l'armée. Il discute avec un revendeur de drogues et enchaîne les pintes de Guinness. Installée à Londres, la fille du père Lavelle lui rend également visite, des reproches à la

bouche, de la tristesse dans le cœur. Et le jour qui fuit, inexorablement, et le suivant...

À la fois étude psychologique et suspense à combustion lente, *Calvary*, qui signifie « calvaire » en français, repose sur une structure narrative simple et efficace. Des vignettes aux enjeux nets se suivent en un ensemble impressionniste mais cohérent, la tension croissant sourdement à mesure que s'amenuise puis renaît la lumière, avec l'échéance de l'assassin tout au bout.

Et il y a Brendan Gleeson, un grand acteur irlandais trop souvent relégué à des seconds rôles colorés dans des productions américaines.

À l'avant-scène, il fut brillant en gangster Robin des bois dans *Le Général*, de John Boorman, et, plus récemment, en flic misanthrope dans *L'Irlandais*, de John Michael McDonagh, qui lui offre avec *Calvary* une autre partition à sa mesure. Confiant, colérique, humain, le père Lavelle va son chemin de croix, sa foi inaltérée.

Une œuvre incisive et non dépourvue d'humour noir, *Calvary* soulève maintes questions éthiques, spirituelles et morales auxquelles le film se garde bien de répondre, entre autres vertus.

Le Devoir



Brendan Gleeson est brillant dans le rôle principal.

FILMS SÉVILLE

Film #1 en France avec déjà plus de 11 millions d'entrées!

★★★★ L'une des meilleures comédies depuis *Intouchables!* JDD

« La comédie française de l'heure... »

Odile Tremblay, *Le Devoir*

« Un succès populaire foudroyant... »

Médiafilm

« Christian Clavier et Chantal Lauby sont excellents »

Luc Boulanger, *La Presse*

« La comédie de l'été... »

Élie Castiel, *FM 103,3*

« Une charte de l'humour! »

Sophie Durocher, *Le Journal de Montréal*

4 mariages, 2 têtes d'enterrement
QU'EST-CE QU'ON A FAIT AU
BON DIEU?

UN FILM DE PHILIPPE DE CHAUVERON

Leurs filles
Laure, Ségolène, Odile, Isabelle

Leurs gendres
Rachid, David, Chao, Charles



★★★★★
Le Parisien

Claude et Marie

★★★★★
Métro

★★★★★
Cinoche.com

Bienvenue dans la famille Verneuil

★★★★★
Le journal de Montréal

EXCENTRIS

ET AUSSI À L'AFFICHE :

JEUNESSE

BOYHOOD (v.o.stf.) - RICHARD LINKLATER

G+

LE LOUP DERRIÈRE

LA PORTE

13+

O LOBO ATRÁS DA PORTA (v.o.stf.)

FERNANDO COIMBRA

IDA

(v.o.stf.) - PAWEŁ PAWLIKOWSKI

G+



MAGIE AU CLAIR DE LUNE

MAGIC IN THE MOONLIGHT (v.o.stf.) - WOODY ALLEN

BILLETTERIE : 514 847-2206

3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL

ET AUSSI DE NOMBREUX TITRES SUR

CINEMAEXCENTRIS.COM

CINÉMA EN LIGNE

PRÉSENTEMENT À L'AFFICHE!



CINÉMA

Vieilles recettes

THE HUNDRED-FOOT JOURNEY
(V. F. : LE VOYAGE DE CENT PAS)

★★
Réalisation : Lasse Hallström.
Scénario : Steven Knight,
d'après le roman de Richard C. Morais. Avec Helen Mirren, Manish Dayal, Charlotte Le Bon, Om Puri. Image : Linus Sandgren. Mont. : Andrew Mondshein. Mus. : A. R. Rahman. États-Unis, 2014, 122 min.

ANDRÉ LAVOIE

Il y a de ces cinéastes dont nous n'attendons plus rien et qui, d'un film à l'autre, nous confortent dans nos certitudes. Lasse Hallström figure sur cette triste liste, Suédois égaré à Hollywood et pas malheureux d'y être, grand bien lui fasse. Elle semble loin l'époque inspirée de *What's Eating Gilbert Grape...*

Son affection pour le mélodrame ne fut pas toujours dés-honorante (*The Cider House Rules*), mais, à le voir enfilier

les mièvreries (*Dear John, Safe Haven*), on comprend qu'il a un peu perdu la touche. La chose est d'ailleurs frappante dans *The Hundred-Foot Journey*, copier-coller de *Chocolat* se déroulant dans une France sentant le studio à plein nez et où l'anglais domine au sein d'une distribution internationale digne d'une réunion onusienne. Pour l'authenticité, on repassera...

Ceux qui aiment les combats de coqs, et de chefs, seront servis dans cette fable sur la tolérance, rencontre improbable entre une famille indienne débarquant dans le sud de la France, juste en face d'un grand restaurant où la propriétaire des lieux aspire à arracher une deuxième étoile Michelin. Le clan indien, dominé par un patriarche exigeant (Om Puri) et où l'ainé, Hassan (Manish Dayal), se révèle doué, donne du fil à retordre à l'impériale M^{me} Mallory (Helen Mirren), celle qui n'accerte aucune compétition, et surtout pas de nature « ethnique ». Entre les incidents à

caractère raciste et l'histoire d'amour obligée (la fonction de Charlotte Le Bon), cette apologie de la cuisine métissée et de la solidarité interraciale affiche les mêmes vieilles recettes.

Même si le récit aligne les invraisemblances et les incongruités — les anges de la rénovation n'ont pas chômé pour transformer l'immense champ de ruines en resto indien — on pourrait faire preuve de la même indulgence que celle qui anime la majorité des protagonistes. Or tout dans cette production sainte l'artificiel et le préfabriqué, des décors aux accents en passant par les paysages sortis des pages d'un calendrier. Au milieu de tout cela, les personnages s'engagent dans une courbe psychologique digne des montagnes russes, passant d'ennemis à alliés le temps de concocter une sauce béchamel ou une omelette, le plat de référence de M^{me} Mallory pour juger du véritable talent d'un aspirant chef.

S'il est vrai que tous ont droit à des vacances, le scénariste Steven Knight (*Dirty Pretty Things, Eastern Promises*) semble avoir pris les siennes en adaptant ce roman dont la mise en images souligne à gros traits les aspects pontifiants et en mettant en évidence des figures fades et folkloriques (dont celle du maire boulimique incarné par Michel Blanc, dont le rôle, lui, est rachitique). Sans compter que, une fois les couteaux rangés entre les deux clans, le récit s'enlise dans un épisode culinaire parisien et une autre romance inspirée des cartes Hallmark.

Collaborateur
Le Devoir



FILMS SÉVILLE

Au tournant des années 1970, Yves Saint Laurent a vécu une transformation, note Pierre Niney (à droite sur la photo), qui interprète le monstre sacré du style dans ce nouveau drame biographique.

Pierre Niney, ou le jeu fusion

L'acteur français fait littéralement revivre Yves Saint Laurent dans le drame biographique de Jalil Lespert

FRANÇOIS LÉVESQUE

Dès les premières minutes du film *Yves Saint Laurent*, les contours de la fiction s'estompent. On y croit, même si tout cela n'est bien sûr que du cinéma. C'est qu'à l'écran il y a ce garçon à la fois timide et maniéré qui capte tout de suite l'attention. Cette voix haut perchée au débit de marée — tantôt précipité, tantôt mutique — on la connaît pour l'avoir entendue dans des reportages télévisés, dans des documentaires. L'acteur Pierre Niney incarne le sujet à un point tel qu'on en oublie qu'il est cela, un acteur, et que ce qu'on regarde n'est pas la vraie vie, celle qui fut, mais un drame biographique, une reconstitution, une relecture.

« La perspective d'interpréter une figure mythifiée comme celle-ci, ça donne le vertige, mais ça donne aussi des ailes », confie Pierre Niney, vu entre autres dans la comédie sentimentale *20 ans d'écart*.

Réalisé et scénarisé par Jalil Lespert, dont on a pu apprécier le talent de comédien dans *Le petit lieutenant*, *Yves Saint Laurent* s'ouvre en 1955 à Oran, en Algérie. Fils d'une famille aisée, le tout jeune homme sait d'ores et déjà qu'il veut être styliste. Il est alors sur le point d'entrer chez Dior, à Paris, à titre d'assistant. La

précision de son trait, sa vision nette et sobrement avant-gardiste impressionnent.

Au décès du maître en 1957, Yves Saint Laurent devient, à 21 ans, le directeur de la maison, le plus jeune à occuper une telle fonction dans l'histoire de la haute couture. Entre en scène le journaliste Pierre Bergé. Amants des vents contraires, les deux hommes ne se quitteront plus, le second permettant au premier de déployer son génie créatif en veillant au grain, en coulisses.

Dans sa propre discipline, Pierre Niney s'est lui aussi distingué de bonne heure. De fait, il fut, à 21 ans lui aussi, le plus jeune pensionnaire de la Comédie-Française. « Ça ne se compare pas, assure le principal intéressé. Ce fut surtout historique pour ma mère. »

Travailler (au corps) le personnage

« En acceptant le rôle, je savais d'emblée que ça impliquait beaucoup de travail. » De fait, Pierre Niney se mit à l'ouvrage cinq mois entiers avant le début du tournage. Il étudia le personnage immortalisé dans plusieurs documents audiovisuels et apprit le dessin auprès d'une ancienne collaboratrice du couturier, afin d'être en mesure de reproduire, à la caméra, des croquis originaux

avec une fluidité crédible. Il s'agissait d'ailleurs là d'un souhait expressément formulé par le réalisateur.

« J'ai également bénéficié de l'assistance de plusieurs coaches, dont un avec qui j'ai développé la silhouette du personnage, afin de marquer une véritable évolution d'une époque à l'autre, note Pierre Niney. C'est particulièrement patent à l'arrivée des années 1970, où Yves Saint Laurent s'est transformé. Un autre collaborateur m'a enseigné les rudiments du stylisme : le vocabulaire, les gestes, comment toucher un tissu, comment le reconnaître, comment bouger les matériaux et les accessoires autour d'un mannequin... Et les différents postes au sein d'une maison de couture, pour que je sois à l'aise et que je puisse improviser, au besoin. »

De son propre aveu, Pierre Niney ne connaissait pas grand-chose à la mode et à ses géants. « Ma perception d'Yves Saint Laurent se résumait à cette silhouette, à ces lunettes, et à un certain idéal de perfection dans la création, et c'est à peu près tout. En le rencontrant à travers le travail préparatoire, j'ai découvert sa complexité, ses contradictions, la déresse qui côtoyait le génie... Je me suis passionné pour lui. »

Le Devoir



BUENA VISTA

Helen Mirren joue Madame Mallory dans cette comédie convenue.

Hydro Québec présente

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU

DOMAINE FORGET

LA MUSIQUE DES GRANDS ESPACES

21 juin au 24 août 2014



Suzie LeBlanc

VENDREDI 15 AOÛT 20 H
METAMORFOSI MUSICALI
Constantinople
Suzie LeBlanc, soprano
Œuvres de Barbara STROZZI
et Johannes Hieronymus KAPSGERGER



Till Fellner

SAMEDI 16 AOÛT 20 H
TILL FELLNER, PIANO
Oeuvres de Mozart, Bach,
Haydn, Schumann

Soirée



LES BRUNCHES-MUSIQUE



Tous les dimanches de l'été! Du 8 juin au 31 août
10 h 30 à 12 h : 1^{er} service | 12 h 30 à 14 h : 2^e service

Détails sur domaineforget.com
418.452.3535 | 1 888.DFORGET (336.7438)

Suivez-nous sur [Twitter](#) [Facebook](#) [LinkedIn](#)



Patrimoine canadien

Canadian Heritage



Québec

Municipalité de Saint-Irénée

ORCHESTRE METROPOLITAIN
YANNICK NÉZET-SÉGUIN

Desjardins PARTENAIRE PRINCIPAL

BILLETTS UNITAIRES EN VENTE DÈS MAINTENANT À PARTIR DE 28\$

ABONNEMENTS À PARTIR DE 128\$

2014 • 2015

LA SAISON DES DÉCOUVERTES

15^e SAISON DE YANNICK NÉZET-SÉGUIN
ORCHESTREMETROPOLITAIN.COM

STABAT MATER DE DVOŘÁK

10^e SYMPHONIE DE MAHLER

PELLÉAS ET MÉLISANDE
SOPHIE DESMARAIS
BENOÏT MCGINNIS

STÉPHANE TÉTREULT
TCHAIKOVSKI

ROLANDO VILLAZÓN

placedesarts.com

CULTURE › LIVRES

Les inventions de Pierre Guyotat

Celui qui se décrit comme « fictionneur » revient avec un livre bestial dont on ne sort pas indemne

Écrivain de l'intensité, voix organique, sensibilité écorchée à la misère, Pierre Guyotat défend l'imagination en une langue personnelle, hors des chemins frayés.

GUYLAINE MASSOUTRE

Guyotat est un écrivain destiné au théâtre, porté par Shakespeare et volontiers fouissant l'essence du comique. Dans *Pro-géniture 1* et 2, il avait donné la pleine puissance de son verbe, de sa voix continue, tonitruante, organique, déshumanisée. Dans *Coma* (2006), *Formation* (2007), *Arrière-fond* (2010), il a cerné sa vie, en artiste. *Eden Eden Eden* (1970), un livre censuré, l'avait fait défendre ardemment par Leiris, Barthes et Sollers.

On ne sort pas indemne à fréquenter cette voix. Régulièrement invité à monter sur les planches pour dire ses textes, il est un coffre en soi. Patrice Chéreau l'a fait découvrir au Théâtre du Nouveau Monde en novembre 2012, première montréalaise qui fut ici l'ultime apparition du grand homme de scène.

Guyotat se dit « fictionneur », refusant qu'on le nomme poète, romancier ou écrivain d'autofiction. Pour-

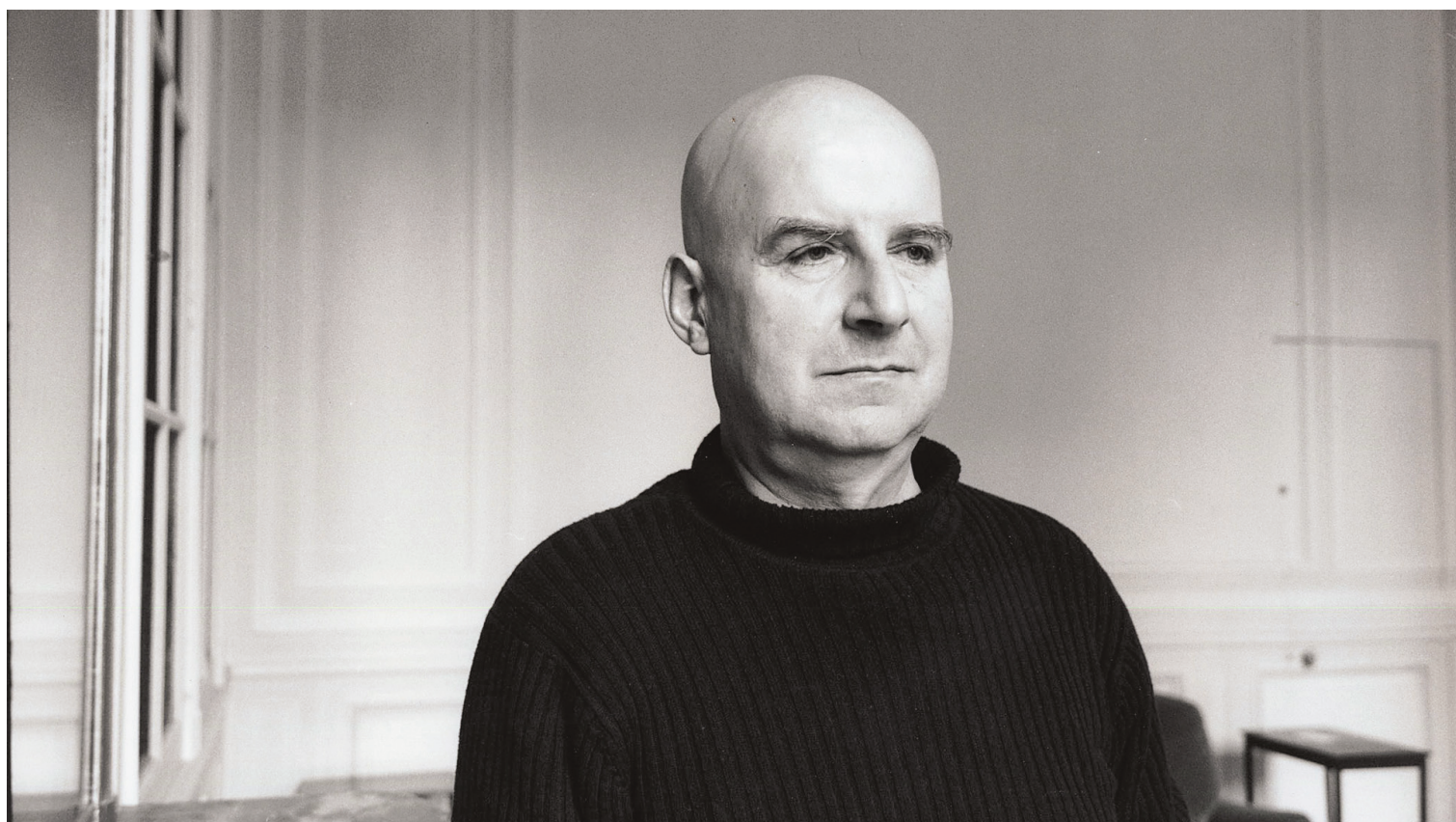
tant, tout déborde en lui dans cela précisément. Lui prétend qu'il écrit ce qu'il voit et repense en moine, sublimant le réel, l'écriture étant elle-même essentielle. Figure des plus exigeantes, on le voit, d'une véracité personnelle, creusant sa logique en bâtisseur.

Dans ce livre, Guyotat a voulu rire et jouer dans une jungle inventée, au milieu des animaux. Comment se repérer dans ce monologue?

Dans la fosse

Presque illisible, cette écriture à forcer n'est pas ce qu'on appelle une lecture d'été. Pourtant, c'est dans une vacance qu'il faut approcher ce territoire corporel immense. *Joyeux animaux de la misère*, dernier opus, est un objet épique, insistant dans ce qui ne peut s'entendre, l'inconscient nu, brut, matière projetée. Oubliez l'histoire. Elle est puissance, débordement, flot de sensations, féroce sexualité, la liberté patente, fantasme ouvert, désir s'accolant dans la langue, divertissement effréné.

On pense à Sade. On se heurte au corps jouissant. On pense à Joyce. On trouve



MERCURE DE FRANCE

Exigeante, l'écriture de l'anti-auteur Pierre Guyotat n'est pas une typique lecture d'été. Oubliez l'histoire. Celle-ci est presque illisible, épique, faisant penser à Sade et à Joyce.

des vaisseaux spatiaux. On attrape des morceaux. On fait une expérience de langage. On trouve la crasse de la guerre, la misère du sang, le trauma, la régression, les putains et autres figures sexualisées. On est ébloué de matière humaine. On pense à Jean Hatzfeld,

que Guyotat aime, à la langue de son rescapé du Rwanda.

Dans ce livre, Guyotat a voulu rire et jouer dans une jungle inventée, au milieu des animaux. Comment se repérer dans ce monologue? Deux pistes au moins: l'entretien qu'il a donné à *Art-*

Press en 2010 (paru en hors-série, IMEC, 2013) et l'étude qu'en donne Julien Lefort-Favreau dans la collection du Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire à l'UQAM, *Figura*, n° 35, intitulée *Politiques de la littérature. Une traversée du XXI^e siècle français*, qui re-

tient à juste titre Guyotat comme un écrivain essentiel.

Collaboratrice
Le Devoir

JOYEUX ANIMAUX DE LA MISÈRE

Pierre Guyotat, NRF Gallimard, 2014, 412 pages.

LITTÉRATURE CANADIENNE

Un exemple de cercle vicieux

CHRISTIAN DESMEULES

Un jour de 1978, tout juste avant d'avoir 25 ans, David Slaney s'évade du pénitencier de Nouvelle-Écosse où il purgeait depuis quatre ans une peine pour importation et trafic de marijuana. Son complice et ami, Hearn, qui avait pu être libéré sous caution, avait quant à lui aussitôt pris la poudre d'escampette et vivait depuis sous une fausse identité en Colombie-Britannique.

Les deux Terre-Neuviens ont une idée fixe: trouver un nouveau voilier, retourner en Colombie négocier avec les paramilitaires, revenir au Canada avec les 200 kilos d'herbe qui feront d'eux des millionnaires et, cette fois, bien sûr, ne pas se faire prendre.

Mais les deux hommes au cœur du troisième roman de Lisa Moore (après *Alligator* et *Février*, Boréal, 2006 et 2010) ignorent qu'une opération policière d'envergure est en cours pour les attraper. Une sorte de pêche patiente, un grand filet, un piège.

C'est le sergent Patterson, 45 ans, membre de la brigade des narcotiques de Toronto, à qui on avait fait miroiter une promotion s'il parvenait à mettre un terme à la cavale de Hearn, qui tire lui-même toutes les ficelles.



BARBARA STONEHAM

L'écrivaine canadienne Lisa Moore

Est-ce divulguer trop de détails? Le suspense est limité ici, et le lecteur doit bien se garder de céder à ses propres illusions. Le titre lui-même,

Piégé (*Caught* en anglais), suffira à désamorcer la plupart des fantasmes de « happy end ». Dans tous les cas, l'intérêt du roman est ailleurs.

Il est avant tout dans la manière extrasensible de Lisa Moore, sa touche unique et subtile, qui mélange les codes du thriller avec des éléments de poésie et une grande finesse psychologique.

L'écrivaine de Terre-Neuve raconte l'histoire d'amour brisée de Slaney, le tragique de son existence manipulée, retournée comme un gant, puis brisée. Plus qu'une histoire d'évasion, de traquenard, de jeu du chat et de la souris, *Piégé* distille un questionnement oblique sur l'idée de liberté. Et si l'aventure était bel et bien réelle, le vent, la mer et les étoiles qui ont bercé le rêve de richesse de Slaney n'étaient en réalité qu'un décor peint aux couleurs de liberté: « *On l'avait simplement tenu au bout d'une longue laisse.* »



Collaborateur
Le Devoir

PIÉGÉ

Lisa Moore
Traduit de l'anglais (Canada)
par Claudine Vivier, Boréal
Montréal, 2014,
352 pages

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Roman, mode d'emploi

CHRISTIAN DESMEULES

Jeune romancier modèle, tôt habitué aux feux de la rampe littéraires, le Britannique Adam Thirlwell, souvenons-nous-en, s'était fait connaître avec *Politique* (éd. de l'Olivier, 2003), un premier roman au succès planétaire qui faisait le portrait d'une certaine misère sexuelle contemporaine sous forme de « triolisme chic ». *L'évasion*, son deuxième roman, avait pour sa part une tonalité plus grave mais toujours mêlée d'ironie.

Dans *Le livre multiple*, le stimulant recueil d'essais qu'il consacre cette fois au roman — au roman comme genre —, Thirlwell remonte le fil de ses influences et ne renie aucune de celles qu'on lui connaissait déjà, à commencer, bien sûr,

par Nabokov et Kundera. Son projet? Essayer de nous prouver par a + b que les romans peuvent être traduits en n'importe quelle langue sans que l'expérience de lecture de celui qu'il appelle le « lecteur international » en souffre vraiment. « *La structure d'une œuvre, sa forme, son style — tout ce qui en constitue l'essentiel — peut survivre à sa transmigration en des langues multiples.* »

« *À l'ère de la portabilité et de l'ultra-communicabilité* », il souhaitait démontrer que le roman est en lui-même un « multiple ». C'est-à-dire un générateur de sens qui peut parfois se prolonger et se multiplier à travers la traduction, la réécriture ou la lecture. Afin d'alimenter la chaîne

de montage de sa petite « usine de pensée », l'essayiste rend notamment un vibrant hommage à l'écrivain tchèque Bohumil Hrabal, à ses « *hyperromans digressifs* » et à son humour décapant. Cervantes, Sterne, Diderot, Gombrovicz, Henry James, Bruno Schulz et Carlo Emilio Gadda (pour ne nommer que ceux-là) y sont aussi convoqués.

Et si le roman possède cette particularité unique, c'est avant tout une question de style. Style qu'il ne faut pas réduire, nous rappelle Thirlwell en convoquant Flaubert, à de simples enjeux de linguistique: « *La perle est une maladie de l'huître et le style, peut-être, l'écoulement d'une douleur plus profonde.* »

Car le « *problème quand on vit au Brésil, ou à Cuba, ou en Russie et que l'on veut écrire un roman* », soutient Thirlwell, est le même que lorsqu'on vit en France, ou en Grande-Bretagne, et que l'on veut écrire un roman. Ce problème est universel: il s'agit de trouver un moyen de devenir un « je » unique.

Une forte dose de grande littérature, en somme, un amalgame d'intelligence et d'érudition qui se lit presque... comme un roman.

Collaborateur
Le Devoir

LE LIVRE MULTIPLE

Adam Thirlwell
Traduit de l'anglais
par Anne-Laure Tissut
Éditions de l'Olivier
Paris, 2014, 468 pages

La grande chorale des Premières Nations

PAUL BENNETT

Dans ses deux premiers romans, *Le chemin des âmes* et *Les saisons de la solitude*, l'auteur métis ontarien Joseph Boyden jetait un regard lucide et pénétrant sur l'univers autochtone contemporain. Son dernier-né, *Dans le grand cercle du monde*, même s'il plonge le lecteur en plein XVII^e siècle, aux débuts de la Nouvelle-France, préserve ce même souci de comprendre de l'intérieur, sans les idéaliser ou les mythifier, le quotidien et la vision du monde des Amérindiens.

L'action se déroule à l'époque où les jésuites — appelés « corbeaux » par les autochtones — tentent d'évangéliser les Wendats (Hurons), dispersés dans leurs villages au sud de la baie Géorgienne, en butte aux attaques constantes des Haudenosaunees (Iroquois). Décimés par les guerres, la famine et les maladies apportées par le colonisateur, les Wendats seront forcés, à la fin des années 1640, de s'exiler soit plus au nord, soit auprès de leurs alliés français dans la région de Québec.

La trame historique rappelle *Robe noire*, un roman de Brian Moore qui avait fait grand bruit au milieu des années 1980 pour ses descriptions crues des coutumes amérindiennes, y compris les tortures (« caresses » en

langue amérindienne) infligées à l'ennemi pour lui permettre de prouver sa valeur; Boyden ne nous épargne lui non plus aucun « raffinement » dans la cruauté. Mais ces scènes de violence parfois insoutenables sont tempérées par de nombreuses échappées sur la vie quotidienne, les rituels sacrés et les mœurs empreintes d'humour, d'entraide et de respect mutuel des autochtones.

La différence fondamentale avec le roman pionnier de Brian Moore réside bien davantage dans le style, plus lyrique et plus imagé chez Boy-

den, et dans la structure narrative chorale du roman, qui lui permet de mettre constamment en parallèle deux visions du monde inconciliables. Dans *le grand cercle du monde* fait alterner trois voix: celle de Christophe, inspirée de la figure de Jean de Brébeuf, qui confie ses pensées à son Dieu et à ses carnets; celle d'Oiseau, chef de guerre wendat; et celle de Chutes-de-Neige, captive iroquoise qu'Oiseau a adoptée comme sa fille.

Si le procédé n'est pas nouveau, il est ici bien maîtrisé, permettant au lecteur de mieux saisir les motivations profondes, les ambivalences et les préjugés qui expliquent les actions des protagonistes, blancs comme autochtones.

Dans *le grand cercle du monde* est une fresque puissante qui pêche cependant par quelques longueurs et des intrigues sentimentales prévisibles. Il échappe toutefois aux travers du roman historique conventionnel — détails futiles, rappels fastidieux, dialogues qui sonnent faux — grâce à une symbiose réussie entre une riche documentation historique et ethnologique, une connaissance intime du monde autochtone et un style vif, fluide, aux métaphores étonnantes et parfaitement accordées au sujet et à l'époque. La traduction de Michel Lederer coule de source

et évite tout contresens « franco-français » malencontreux. Sans être l'œuvre la plus inspirée ou la plus saisissante de Boyden, *Dans le grand cercle du monde* en est une variation très réussie.



Collaborateur
Le Devoir

DANS LE GRAND CERCLE DU MONDE

Joseph Boyden
Traduit de l'anglais par Michel Lederer
Albin Michel, coll.
« Terres d'Amérique »
Paris, 2014, 598 pages

LIVRES, ESSAIS

Pour conjurer l'agonie du Québec



LOUIS CORNELLIER

Philosophe discret et profond, brillant apôtre de la pensée de Fernand Dumont, Serge Cantin est inquiet. La déroute actuelle du projet de souveraineté politique du Québec le tarabuste et le désole. Dans *La souveraineté dans l'impasse*, un recueil d'essais publiés dans divers journaux et revues depuis une quinzaine d'années, il reprend même une dramatique question de son maître: «Une nation comme la nôtre vaut-elle la peine d'être continuée?»

Cantin, le 7 avril 2014, a voté, sans illusion, pour le Parti québécois, parce que, écrit-il, ce dernier, avec sa charte des valeurs québécoises, «affirmait l'existence d'un nous irréductible au communautarisme ghettoïsant» et tentait, ce faisant, de surmonter le désarroi qui affecte le Québec.

En un temps où l'on ne sait plus trop qui nous sommes et

que vaut notre culture — n'entend-on pas répéter, de plus en plus fréquemment, que ce qui presse, c'est de se mettre à l'anglais pour éviter le déclassement? —, la béatitude postnationaliste équivaut à consentir à notre disparition. «Refuser ou accepter cette agonie silencieuse, cette lente déchéance de la culture que l'histoire nous a léguée», écrit Cantin, tel était, pour Dumont, le choix éthique fondamental qui se posait à chacun de nous, et par rapport auquel la souveraineté et le nationalisme lui-même trouvaient leur raison d'être.»

Pour refuser cette agonie, pour «assumer le paradoxe que constitue le fait de vivre en français en Amérique», il faut avoir la conviction que l'héritage qui nous a fait être ce que nous sommes vaut la peine d'être continué. Or cette conviction nous fait défaut. Afin d'expliquer cette impasse, Cantin, qui s'inspire aussi des Miron,

Vadeboncœur et Bouthillette, recourt principalement à l'œuvre de Dumont. Ça vole haut.

La Conquête de 1760 et ses suites, expliquait le regrette sociologue, ont donné naissance à l'idéologie de la survivance. Cette dernière, résume Cantin, «reposait sur une scission préalable entre la nation culturelle et la nation politique» et «postulait que la nation canadienne-française pouvait survivre comme nation culturelle minoritaire à l'intérieur d'un État qu'elle ne contrôle pas».

Cette idéologie visait la conservation de la langue française, du catholicisme et d'un mode de vie spécifique. Elle se caractérise toutefois par une intériorisation du regard de l'autre, anglais. Les Canadiens français ressentent, en effet, la nécessité de convaincre le conquérant des avantages qu'il tire à maintenir une réserve française.

La Révolution tranquille, pour sortir de cette frustrante impasse, veut «raccorder ce que la survivance avait dissocié», c'est-à-dire la nation culturelle et la nation politique, mais, sur ce plan, elle tourne court, selon Dumont et Cantin, en se transformant en «procès du passé canadien-français», en rejet de l'héritage.

L'idéologie de la survivance se fondait sur une référence: langue, religion, mode de vie. Le dépassement de cette dernière, pour être signifiant, exigeait le ralliement autour «d'une nouvelle référence» — Dumont proposait le projet d'une «culture médiatrice» ou «de convergence» française — qui ne s'est jamais majoritairement imposée.

Le projet de souveraineté-association minait son potentiel libérateur en se soumettant à l'acceptation de l'État fédéral et le projet subséquent de nationalisme civique, un «souverainisme sans nationalisme», selon la formule de Laurent-Michel Vacher, privait la souveraineté de son sens en la coupant de son héritage culturel. Or la souveraineté, ça se prend, ça ne se quémande pas,

et ça ne se dissocie pas d'une culture nationale substantielle.

Fatigue

L'état actuel du souverainisme québécois est la résultante de cette histoire. Faute d'une nouvelle référence partagée, d'une raison commune qui lui donnerait son sens, la souveraineté est dans l'impasse, le désarroi règne et l'agonie de la culture québécoise est en marche.

«On a parlé de fatigue culturelle», écrivait l'essayiste Jean Bouthillette à Serge Cantin en 1997. Il y a peut-être plus, ajoute l'auteur du *Canadien français et son double* (l'Hexagone, 1972): la fatigue tout court. Et si ce peuple, chez les humbles comme chez les élites, ne voulait plus rien savoir? Ne plus nous regarder dans les yeux. Les fermer et dormir. Disparaître en douceur. Ne plus être. Nous engourdir dans l'hiver de force...»

Cantin, lui, nous regarde dans les yeux et nous incite, en renouant avec tout notre héritage culturel réinterprété à partir du présent, à conjurer l'agonie. Il faut le lire dans le texte parce que la vibration de son ardente écriture est



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Serge Cantin est un disciple du sociologue et essayiste Fernand Dumont.

peut-être, ici, la principale pourvoyeuse de sens.

louisco@sympatico.ca

LA SOUVERAINETÉ DANS L'IMPASSE

Serge Cantin

PUL

Québec, 2014, 252 pages

Une identité littéraire selon Louis Dantin et Alfred DesRochers

MICHEL LAPIERRE

Un échange épistolaire peut donner lieu à un revirement inattendu, digne d'un roman. La correspondance inédite entre les écrivains québécois Louis Dantin et Alfred DesRochers en est un exemple. Tout laisse d'abord croire que le premier défend littérairement l'Europe et l'autre, l'Amérique. Mais voilà que Dantin souligne chez Whitman, poète américain, une «totale originalité» qu'il estime «peut-être unique dans l'histoire littéraire».

Louis Dantin, de son vrai nom Eugène Seers (1865-1945), né à Beauharnois d'un père avocat, devient prêtre en Europe où il obtient un doctorat en philosophie. Revenu à Montréal où il découvre le poète Émile Nelligan qu'il publie, il défroque et s'exile aux États-Unis, mais ne cesse de faire paraître ici ses influents essais sur notre littérature. Sa correspondance avec son cadet, le poète sherbrookois Alfred DesRochers (1901-1978), révèle à quel point il anime la vie littéraire québécoise.

Annotées avec soin par Pierre Hébert, Patricia Godbout et Richard Giguère, avec la collaboration de Stéphanie Bernier, ces lettres sont éditées sous un titre judicieux: *Une émulation littéraire (1928-1939)*. En partie autodidacte, DesRochers, issu d'un milieu pauvre, cherche les conseils de celui qu'il voit comme un maître.

Dès 1928, il lui soumet *Hymne au vent du Nord*, le plus célèbre de ses poèmes, celui qui, retravaillé avec l'aide du correspondant, illuminera son recueil *À l'ombre de l'Orford*, publié l'année suivante. Pour se distinguer de nos poètes du terroir, comme Nérée Beauchemin (1850-1931), qu'il juge trop civilisés, il écrit à Dantin: «Je veux faire du "terroirisme" brutal», comme pour traduire la liberté sauvage de l'Amérique.

Mais celui-ci lui signale, de façon amicale, que ses vers prétendant du Nouveau Monde restent conçus dans une tradition française du siècle passé: «On dirait un peu que vos bucheurons coupent des arbres sur le Parnasse.» Pourtant, DesRochers juge le français littéraire de Paris impropre à exprimer l'Amérique.

Il développe: «Pour à peu près tout Canadien français parfaitement bilingue, mais sans préjugé, le plaisir est plus grand à lire une œuvre américaine ou anglaise qu'une œuvre française...» Son correspondant lui répond que, si leur nation «goûte mieux une langue étrangère que la sienne, elle est à la veille de perdre celle-ci».

En fait, pour Dantin, l'améri-



ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC

L'écrivain Alfred DesRochers, à l'âge de 35 ans

canité poétique, corporelle d'un Walt Whitman (1819-1892) dépasse les langues et les siècles. L'exilé discerne en elle «la splendeur, l'unité, le mystère du cosmos fondus dans une étonnante mystique qui rappelle tout le paganisme». Jugeant que le Québec, en 1933, reste incapable de la saisir, il trouve la raison du problème identitaire de notre littérature: un retard effarant de la sensibilité.

Collaborateur
Le Devoir

LA CORRESPONDANCE ENTRE LOUIS DANTIN ET ALFRED DESROCHERS

Pierre Hébert, Patricia Godbout et Richard Giguère, avec la collaboration de Stéphanie Bernier
Fides
Montréal, 2014, 588 pages

En librairie le 19 août

CATHERINE VOYER-LEGER

MÉTIER CRITIQUE

SEPTENTRION.QC.CA

25 ans • 1988-2013

LA VITRINE



BIOGRAPHIE

SERGE REGGIANI
L'ACTEUR DE LA CHANSON
Daniel Pantchenko
Fayard
Paris, 2014, 408 pages

Si Serge Reggiani fut un si grand interprète, c'est notamment parce qu'il était d'abord un grand comédien, suggère Daniel Pantchenko, journaliste spécialisé dans la chanson française. Dix ans après sa mort, à 82 ans, survenue le 22 juillet 2004, celui qu'Isabelle Boulay chante aujourd'hui si bien est la vedette de cette grande biographie, axée principalement sur l'œuvre du chanteur. La vie privée de l'artiste est évoquée (son alcoolisme, ses difficultés financières, le suicide de son fils chanteur Stephan), mais c'est la carrière, entre pièces de théâtre, films et surtout chansons, qui constitue le cœur du propos. Dans les années 1960, le comédien, partisan des socialistes, suscite l'enthousiasme du grand public français et québécois en devenant, sur le tard, un chanteur profond à la voix chargée de mélancolie, ami de Barbara et de Moustaki. Ce riche et sobre récit de son parcours fait revivre une grande époque de la chanson française.

Louis Cornellier

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 28 juillet au 3 août 2014

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTANT NB DE SEMAINES

Romans québécois		
1	La vie sucrée de Juliette Gagnon • Tome 1 Skinny jeans et...	Nathalie Roy/Libre Expression 1/11
2	Les dames de Bretagne • Tome 1 Farouches	Jean Mahenc/Ada 3/4
3	Les héritiers du fleuve • Tome 3 1918-1929	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean 2/17
4	Métis Beach	Claudine Bourbonnais/Boréal 4/13
5	Fanette • Tome 7 Honneur et disgrâce	Suzanne Aubry/Libre Expression 6/9
6	Un voisinage comme les autres • Tome 2 Un été décadent	Rosette Laberge/Les Éditions réunies 5/8
7	Mensonges sur le Plateau-Mont-Royal • Tome 2 La biscuiterie	Michel David/Hurtubise 7/19
8	Un voisinage comme les autres • Tome 1 Un printemps ardent	Rosette Laberge/Les Éditions réunies 8/7
9	Ce qui se passe au congrès reste au congrès!	Amélie Dubois/Les Éditions réunies 9/4
10	Les années de plomb • Tome 2 Jours de colère	Jean-Pierre Charland/Hurtubise 10/12

Romans étrangers		
1	Central Park	Guillaume Musso/XO 1/18
2	Ceux qui tombent	Michael Connelly/Calmann-Lévy 2/6
3	Une autre idée du bonheur	Marc Levy/Robert Laffont Versilio 3/14
4	Le bleu de tes yeux	Mary Higgins Clark/Albin Michel 4/11
5	Trois	Sarah Lotz/Fleuve noir 6/3
6	Georgian • Tome 2 Si vous aimez jouer	Sylvia Day/Flammarion Québec 5/4
7	Muchachas • Tome 3	Katherine Pancol/Albin Michel 7/8
8	Passé imparfait	Julian Fellowes/Sonatine 8/2
9	Adultère	Paulo Coelho/Flammarion 10/8
10	L'allée du sycamore	John Grisham/Lattès -1

Essais québécois		
1	De remarquables oubliés • Tome 2 Ils ont couru l'Amérique	Serge Bouchard Marie-Christine Lévesque/Lux 1/7
2	Poing de mire	Normand Lester/Homme 3/16
3	Miser sur l'égalité	Miriam Fahmy Alain Noël/Fides 9/2
4	Constituer le Québec. Pistes de solution pour une véritable...	Roméo Bouchard/Atelier 10 4/11
5	Les tranchées. Maternité, ambiguïté et féminisme, en fragments	Fanny Britz/Atelier 10 -1
6	Le petit Fortin. L'économie du Québec racontée à mon voisin	Pierre Fortin/Rogers -1
7	L'afghanicide	Martin Forgues/VLB 7/2
8	Contes et comptes du prof Lauzon • Tome 5 La vraie nature...	Léo-Paul Lauzon/Michel Brûlé 5/2
9	Chroniques politiques • Tome 1 1966-1970	Reni Lévesque/Hurtubise -1
10	Légendes pédagogiques	Normand Baillargeon/Poètes de brousse -1

Essais étrangers		
1	Le capital au XXIe siècle	Thomas Piketty/Seuil 1/13
2	Plaidoyer pour l'altruisme. La force de la bienveillance	Matthieu Ricard/NL 5/40
3	La vérité sur les médicaments	Mikkel Borch-Jacobsen/Édito 2/25
4	Le sens de ma vie	Romain Gary/Gallimard 4/6
5	La force des discrets. Le pouvoir des introvertis dans un ...	Susan Cain/Lattès -1
6	La grande vie	Christian Bobin/Gallimard 6/21
7	Du bonheur. Un voyage philosophique	Frédéric Lenoir/Fayard -1
8	Le paradigme de l'art contemporain	Nathalie Heinrich/Gallimard -1
9	Le monde a-t-il un sens?	Jean-Marie Pelt Pierre Rabhi/Fayard -1
10	L'Indien malcommode. Un portrait inattendu des Autochtones ...	Thomas King Daniel Poliquin/Boréal -1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.